

Yvanec et M. de La Prévalaye s'étaient rapprochés, Catherine était près d'eux avec d'Almoy.

—Saute dans le jardin et examine la terre, dit M. d'Estournal à Séverin qui s'empessa d'obéir.

Le jeune homme se baissa et étudia le sol. Le froid était sec, mais l'humidité du brouillard avait détrempe la terre.

—Il y a des empreintes de pas, dit Séverin après un silence.

—Nombreuses ? demanda d'Estournal.

—Oui.

—Peux-tu distinguer si ce sont les mêmes pieds qui ont marché dans beaucoup d'endroits, ou si ce sont des pieds différents qui ont foulé la terre ?

—Il me semble qu'il y en a eu de différents, mais je ne puis dire.

M. d'Estournal s'élança et passa dans le jardin ; se penchant vers la terre, il examina minutieusement les traces. En le voyant ainsi courbé vers le sol, l'œil ardent, la physionomie exprimant une attention profonde, on eût pu se demander si cet homme était bien réellement un gentilhomme français ou bien un Peau-Rouge du golfe du Mexique, et certes on eût été embarrassé pour répondre.

—Là, dit-il, dans cette espèce de couloir placé entre le bâtiment et la remise, il y a trois traces différentes et se ressemblant cependant : ce sont des pas de femmes ; toutes trois sont venues de la cour, mais l'une après l'autre, car il y a des pas sur des pas ; une seule s'est retournée et est revenue vers la cour : cela est facile à constater.

—Oui, oui, dit Séverin.

—Les trois femmes se sont arrêtées devant cette fenêtre, cela est encore évident.

—Voilà les pas... Ah ! ces pas se dirigent maintenant vers le jardin.

D'Estournal examinait le sol avec une attention plus grande ; ceux qui étaient dans la salle et qui s'étaient rapprochés de la fenêtre suivaient ces investigations, et en attendaient le résultat avec impatience et l'anxiété la plus vive.

—Catherine, cria Séverin, donne-moi un soulier de Jeanne.

Catherine s'empessa d'obéir. Séverin prit le soulier et en compara aux traces la semelle fine et étroite pour celle d'une chaussure de paysanne.

—J'en étais sûr ! dit-il ; le pied de Jeanne n'est pas là, il est bien plus petit ; elle n'a pas marché.

—Non, dit vivement d'Estournal, mais elle a été portée : en voici la preuve. Tiens, regarde ces traces-là, dans le jardin, le pas est lourd, le talon est profondément entré dans la terre. La femme qui a passé là portait un lourd fardeau.

—Oui, oui, et plus elle a avancé, plus le pas s'est alourdi.

—La seconde femme est demeurée un moment en arrière, car elle a couru pour rejoindre l'autre, tandis que la troisième retournait dans la cour, la pointe plus approfondie et la terre chassée violemment indiquent cette allure vive.

—Cela est vrai, cela est vrai, disait Séverin dont l'imagination en travail paraissait en proie à la fermentation la plus vive.

—Les traces suivent jusqu'aux genêts, dit d'Estournal.

Sans répondre, Séverin sauta lestement sur l'appui de la fenêtre et de là dans la salle ; il courut vers l'endroit où il avait déposé son fusil quelques instants auparavant et, saisissant l'arme meurtrière, il la brandit d'un air furieux ; puis, sans dire un mot, il repassa dans le jardin.

—Où vas-tu ? lui cria le marquis.

—Chercher Jeanne et la faire parler ! répondit Séverin d'une voix rauque.

Et il s'éloigna d'un pas rapide, se dirigeant vers les genêts.

—Séverin ! appela Yvanec.

—Mon frère ! cria Catherine.

D'Estournal étendit la main pour lui imposer silence.

—Laissez faire, dit-il ; si quelqu'un peut la retrouver, c'est lui.

—Je le crois ! dit vivement le marquis, et il faut qu'il la

retrouve, il faut qu'elle parle, qu'elle nous dise à qui elle a livré le secret des grottes ; il le faut, Yvanec, pour le salut de notre cause.

—Oh ! murmura le vieillard en croisant les mains avec un geste de prière, qu'ai-je donc fait pour que le destin m'accable ainsi ? Elle et lui...

Catherine s'était vivement rapprochée de son père, et lui saisissant la main, elle la porta à ses lèvres avec un profond respect ; puis, s'agenouillant devant le grand Christ, elle se mit à prier.

D'Estournal était repassé dans la salle et il causait à voix basse avec le marquis de La Prévalaye et M. d'Almoy.

IV

LES DEUX ENNEMIS

Le ciel, qui avait été chargé depuis le matin, s'était couvert de plus en plus et de gros nuages noirs amoncelés au levant et au nord, poussés et entassés par une forte brise du sud-ouest, semblaient promettre une prochaine avalanche de neige.

La journée s'avavançait : les jours sont courts à cette époque de l'année et l'heure de la nuit arrivait rapidement. Toute cette population d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards qui s'étaient réunis là dans l'espoir de recevoir la bénédiction d'un ministre de Dieu, toute cette population avait attendu, avec une religieuse patience, l'instant où le digne recteur allait faire vibrer quelques-unes de ces paroles qui émeuvent l'âme du croyant.

Au moment même où Séverin s'élançait vers les genêts, Mariic était assise sur le seuil de la grange. Le Caër, son futur mari, se tenait appuyé sur le dossier du siège ; le gars semblait être encore sous l'impression d'une longue et pénible course. Son front ruisselait de sueur, ses vêtements étaient couverts de poussière et maculés de boue, sa respiration était courte et haletante comme celle d'un homme qui vient de parcourir un long trajet sans reprendre haleine : ses cheveux flottaient au vent sur son dos et leur désordre attestait que le vent les avait violemment agités.

Plusieurs femmes et quelques gars étaient groupés autour des deux promis. Le Caër était revenu depuis quelques minutes à peine, et depuis l'instant de son arrivée une nouvelle qui avait affecté tous les cœurs s'était répandue avec la rapidité d'une trainée de poudre et était dans toutes les bouches.

—Le recteur, disait-on, ne viendra pas à la ferme.

Et un soupir s'exhalait de toutes les poitrines et des larmes brillaient dans presque tous les yeux et l'expression des physionomies était triste et même presque douloureuse.

—Non, il ne viendra pas à la ferme, dit Le Caër, je l'ai vu, il ne peut venir, car les bleus sont toujours attendus d'une minute à l'autre, mais il sera en mer à l'heure dite.

Puis se baissant vers Mariic :

—Et il bénira notre union ! ajouta-t-il ; il me l'a promis, Mariic.

La jeune fille prit la main que lui tendait son fiancé.

—Oh ! dit-elle à voix basse, il nous bénira, Le Caër, et je serai heureuse, car vous êtes un brave gars.

Et baissant la voix plus encore :

—Merci, ajouta-t-elle en serrant la main qu'elle tenait. Vous avez fait tout ce que je vous avais dit de faire.

Le Caër secoua la tête :

—Si on le savait, Mariic, je serais fusille, dit-il.

La jeune fille se dressa avec un mouvement sublime :

—Si vous mourez, Jean, dit-elle, je mourrai avec vous.

La porte de l'habitation du fermier venait de se rouvrir : La Prévalaye, d'Estournal et d'Almoy en franchissaient le seuil, s'avavançant vers le centre de la cour, suivis par Yvanec et la pauvre Catherine.

Les trois gentilhommes causaient à voix basse avec une animation des plus vives.